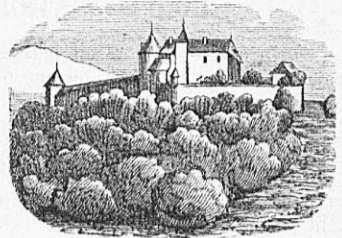




LA GRUYÈRE



JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE.

Paraissant tous les Samedis.

BUREAU DU JOURNAL Grand'Rue N° 295, BULLE.

Les Annonces de provenance étrangère au Canton doivent être exclusivement adressées à l'Agence de publicité Haasenstain & Vogler.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse: 1 an Fr. 3.50
» 6 mois » 2.—
Pour l'Etranger le port en sus.

Prix du Numéro 15 Cts.

On s'abonne à tous les bureaux
de poste.

Prix des Annonces et Réclames.

Annonces: Pour le Canton
10 Cts.; pour la Suisse 15 Cts.,
la ligne ou son espace.
Réclames 50 Cts. la ligne.
S'adresser à M. Brunsholz,
Grand'Rue N° 164.

Lettres et argents franco.

BULLE, le 14 Septembre 1883.

La vaccination du jeune bétail contre les attaques du charbon symptomatique (Quartier)

par M. STREBEL, vétérinaire.

Une maladie des plus meurtrières pour les jeunes bovidés, méconnue quant à sa nature et à ses causes presque jusque dans les derniers temps, c'est le quartier ou l'emphysème infectieux, appelé par les Français charbon symptomatique. Le quartier, de nature infectieuse, ne s'attaque, sauf quelques rares exceptions, qu'au jeune bétail de six à trente mois. Il est propre à certaines localités, à certaines contrées, notamment à certains pâturages; il constitue dès lors une maladie enzootique. Dans certains pâturages alpestres, ainsi que dans certaines localités, il exerce chaque année de grands ravages, tandis qu'ailleurs il n'est connu que de nom.

On peut fixer le chiffre des victimes que le quartier fait chaque année en Suisse parmi les jeunes bovidés au moins à 1000 têtes. Ce sont notamment certains pâturages dans les cantons des Grisons, de Glaris, de Berne et de Fribourg, qui constituent de véritables zones à l'emphysème infectieux. Seul le canton de Berne a perdu, dès le 1^{er} juillet 1882 jusqu'au 30 juillet 1883, donc dans l'espace d'une année, près de 400 jeunes bovidés par suite de cette maladie.

En général, les contrées réputées sujettes à l'évolution du quartier, se distinguent, soit en ce qui concerne les montagnes, soit en ce qui concerne les vallées, par un sol argileux et humide, par un sous-sol plus ou moins tendre, plus ou moins délitabie, formé en grande partie de flysch, c'est-à-dire d'un mélange de différentes espèces de chistes, de marne dure, de grès calcaire et d'un grès dur et grisâtre. Sur les terrains molassiques et calcaires, ainsi que sur d'autres terrains d'une nature rocheuse, le quartier est, d'après les observations faites, une maladie excessivement rare.

Le quartier ou l'emphysème infectieux doit sa naissance à un agent de nature spéciale et parasitaire. L'agent virulent paraît être inhérent à un sol humide, c'est-à-dire que son développement en dépend.

De même que le charbon doit son évolution à un végétal inférieur, à un champignon microscopique, de même aussi le quartier est causé par un végétal

infiniment petit. Mais les deux champignons, bien que tous deux dans l'ordre de chizomycètes (champignons qui se multiplient par scission dans l'organisme animal), diffèrent quant à leurs propriétés physiques et morbifiques très essentiellement l'un de l'autre. Tandis que le microbe du charbon présente la forme d'un bâtonnet long, grêle et immobile, le champignon provoquant le quartier forme des bâtonnets courts, épais, mesurant de 5 à 10 micro-millimètres et très mobiles. Féser, à Munich, a constaté le microbe propre au quartier il y a déjà environ 25 ans. Il avait de plus trouvé dans un pâturage des Alpes bavaoises reconnu comme dangereux pour le quartier, dans la fange qui se trouvait sous les poutrelles formant le plancher d'un chalet ainsi que dans la terre d'un endroit marécageux les bactériidies du quartier. Dans un sol sec, par contre, il ne put pas trouver de bactériidies. Par l'insertion sous-cutané de la boue marécageuse renfermant les champignons courts et mobiles prise dans les pâturages où le quartier est stationnaire parmi le bétail qui y séjourne, Féser a pu obtenir sur la génisse tout le cortège des symptômes caractéristiques du quartier.

Tandis que l'injection des quantités même les plus minimes de matières charbonneuses dans le torrent circulatoire détermine, par le développement rapide des corpuscules spermes (spores) et par l'immense multiplication des champignons propres au charbon, le charbon chez tous les animaux susceptibles de contracter cette maladie, et les tue presque sans exception, l'introduction des quantités relativement assez considérables de microbes du quartier dans la masse sanguine ne provoque d'après les nombreuses expériences faites par MM. Arloing et Cornevin, professeurs à l'Ecole vétérinaire de Lyon, auxquels la science vétérinaire et l'agriculture doivent tant pour leurs belles et patientes études sur le quartier, qu'un état fébrile, fugitif, lequel, malgré sa courte durée, se caractérise par un effet particulier, c'est-à-dire par l'immunité conférée aux jeunes bovidés ainsi traités.

En plaçant l'agent virulent du quartier dans des conditions qui ne sont pas favorables à son développement, on le transforme en vaccin. Le microbe est de nature anaérobie, c'est-à-dire un organisme qui ne peut pas vivre dans l'oxygène. Si on l'introduit donc dans le sang, fluide si riche en oxygène, il ne peut pas vivre longtemps et se multiplier, circonstance qui le fait transformer en vaccin. Se basant sur ce fait, Arloing, Cornevin et Thomas injectèrent le

virus de l'emphysème infectieux directement dans le sang. Ils pratiquèrent, en février 1881, dans le Bassigny, dans le département de la Haute-Marne, réputé si dangereux pour le quartier, l'inoculation intraveineuse sur 245 jeunes bovidés. Toutes ces bêtes envoyées plus tard avec des animaux non vaccinés sur des pâturages reconnus dangereux restaient indemnes du quartier, tandis que celui-ci faisait des victimes parmi les non vaccinés.

Pour démontrer l'efficacité de l'inoculation intraveineuse, Arloing, Cornevin et Thomas firent, le 26 septembre 1881, à Chaumont, en présence de beaucoup de monde, parmi lequel il y avait beaucoup de vétérinaires, les expériences suivantes: ils inoculaient, par injection, le virus du quartier sous la peau à la face interne de la cuisse à treize bovidés qui avaient été vaccinés au mois de février, et à douze qui étaient vierges de toute vaccination. Tandis que les treize vaccinés précédemment sortaient tous indemnes de l'épreuve, à l'exception d'un seul qui avait contracté une petite tuméfaction au point d'inoculation, qui disparut vite, sur les douze qui n'avaient pas été vaccinés, neuf périrent dans les quatre jours qui suivirent l'opération, deux autres contractèrent la tuméfaction caractéristique au point d'inoculation sans en mourir; un seul se montra réfractaire.

L'inoculation intra-veineuse avait donc conféré aux inoculés une immunité de huit mois. C'était une belle démonstration de l'efficacité de la vaccination du jeune bétail. Des expériences analogues étaient faites la même année en Algérie. Là aussi les résultats étaient les mêmes.

Les 19 et 20 mai 1882, il a été vacciné, par le même procédé, par MM. Arloing et Cornevin à Seigny, Gex et St-Denis, 78 bovidés. Ces 78 animaux sont, d'après un rapport de M. le Dr Gerlier, à Ferney-Voltaire, redescendus de l'alpage sains et saufs, tandis que sur 110 animaux non inoculés préventivement, qui avaient séjourné dans les mêmes pâturages, sept ont péri du quartier, ce qui fait 6,36 pour cent.

Mais le procédé d'inoculation suivi était trop compliqué et même non sans danger, car si, pendant l'injection intra-veineuse, il entre seulement une petite quantité de virus dans le tissu cellulaire, cela engendre l'emphysème infectieux. Certes, cette méthode de vaccination n'aurait jamais trouvé des imitateurs.

(A suivre.)

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE

Les cerises du vallon de Gueuroz.

Par Eugène RAMBERT.

Avant de serrer sa fortune, Rose Tonie la compta et la recompta: plaisir bien légitime. Le fruit de l'épargne n'est-il pas doublement sacré lorsqu'il représente les veilles d'une mère travaillant seule pour son enfant? Cet or, c'était du pain pour les années de disette; c'était la vie de Joseph.

Il était donc démontré que Rose Tonie pouvait, sans contracter de dettes, sans toucher au patrimoine, sans vendre ni le champ, ni le pré, ni le jardin, ni la vache, ni le chalet, ni les hardes, ni les meubles, suffire à son entretien et à celui de son fils. Mais n'y avait-il pas moyen de faire plus encore? En y réfléchissant, elle entrevit la possibilité de réaliser seule le grand projet de son mari. Si elle travaillait une heure de plus par jour, si elle refoulait ces larmes, toujours prêtes à couler lorsque, Joseph endormi, elle prolongeait seule la soirée, ne pourrait-elle pas doubler ses économies? Elle se disait bien que Joseph grandissait et coûterait toujours davantage à nourrir et à vêtir; mais le temps n'était pas éloigné où il gagnerait quelque chose, de son côté, soit en allant cueillir des fraises dans la forêt pour les vendre aux voyageurs, toujours nombreux sur la route de Martigny, soit en s'engageant à la montagne comme

boubo pour l'été, c'est-à-dire comme garçon pour garder les vaches. A sept ans, on est assez grand pour cueillir des fraises; à dix, on peut être boubo. Pour peu que les récoltes fussent favorables, Rose Tonie pourrait bien épargner la valeur de quatre pièces d'or par an, en sorte que lorsque Joseph atteindrait sa seizième année, il y en aurait quarante dans le pied de bas.

Et Rose Tonie s'enflammait à cette idée. Une chose surtout lui tenait au cœur, elle voulait à tout prix que Joseph ne flottât pas. L'idée qu'un jour il devrait descendre dans la gorge, lui était insupportable. La seule vue d'un grespil lui causait une secousse involontaire. Aussi les avait-elle relégués à la grange et cachés dans un coin obscur. Il y en avait un surtout dont elle avait une peur superstitieuse; c'était le plus ancien, le grespil de famille, que son beau-père et son mari portaient l'un et l'autre quand ils furent pris par le torrent. Rose Tonie était convaincue qu'un sort y était attaché, et qu'il serait fatal à quiconque s'en servirait. Aussi lorsque les voisins, ce qui arrivait quelquefois au plus fort de la saison, quand les ouvriers étaient nombreux, venaient en emprunter un pour quelques jours, avait-elle grand soin de leur recommander de ne pas prendre le mauvais.

Mais il n'est pas facile à un habitant du vallon de Gueuroz de ne pas être flottageur. C'est la grande ressource, c'est presque une nécessité. Cette nécessité toutefois n'existe que pour les pauvres, et avec ses quarante pièces d'or, Joseph y échapperait. Que ne peut-on pas avec quarante pièces d'or? On peut acheter char et cheval et devenir charretier sur la grande route du Valais, la route du Simplon, où le transit est toujours considérable; on peut apprendre un bon métier et s'établir; on

peut même affermer quelque pâturage et tenir montagne pour son compte.

Telles étaient les espérances de Rose Tonie. Dès cet instant, elle se mit à travailler avec un ardeur renouvelée de zèle et de bon courage. Elle faisait tout elle-même: elle allait chercher le bois à la forêt; elle bêchait, elle fauchait, elle fanait, elle gouvernait, elle cueillait ses cerises, elle distillait dans le vieil alambic d'un voisin, et puis, quand elle en avait fini avec les travaux de la campagne, elle filait. Sa lampe ne s'éteignait qu'à onze heures, et jusque là on entendait du sentier son rouet tourner sans relâche. Le matin, elle était debout avant l'aube, même dans les plus longs jours d'été. Jamais, pour aucun travail, si pénible fût-il, elle ne prit un ouvrier. Il est vrai que les gens du hameau, ayant pitié d'elle et touchés de son honnêteté, lui donnaient volontiers un coup de main au temps de la fenaison et de la cueillette des cerises. Jamais, non plus, elle ne s'accorda une heure de repos, sauf le dimanche, où, après avoir mis en ordre, son petit ménage, parfois un peu négligé les jours ordinaires, elle habillait l'enfant d'un bon tricot, et le menait entendre la messe avec elle, au village paroissial; puis elle allait dire une prière sur la tombe de son mari, pendant que Joseph en arrachait les mauvaises herbes.

Rose Tonie fit si bien que pendant plusieurs années, le succès atteignit, et même quelquefois surpassa ses espérances. Le pied de bas s'enflait à vue d'œil sous le poids des rouleaux de monnaie, des pièces de cent sous, des vieux écus de Brabant, et des beaux napoléons reluisants. Rose Tonie, sans le regret de son pauvre mari, qui n'était jamais bien loin de sa pensée, et qui revenait souvent la serrer

